

D'une crise d'investissement (inter)culturelle

Érik Bordeleau

Number 155 (2), 2015

Québec – Wallonie-Bruxelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, É. (2015). D'une crise d'investissement (inter)culturelle. *Jeu*, (155), 50–53.

Après des années de rectitude politique et de police des représentations interculturelles, quiconque s'adonne au jeu des caractérisations culturelles s'avance sur un terrain miné. Mais l'époque est aux résurgences collectives et à la réinvention des modes d'être-ensemble. Au nom des peuples à venir, ne faudrait-il pas réapprendre à fabuler ?

Érik Bordeleau

D'UNE CRISE D'INVESTITURE (INTER) CULTURELLE

En septembre 2015, j'accompagnerai une délégation de plus de 80 artistes qui représenteront le Québec à Mons, capitale européenne de la culture 2015. Je ferai partie de la programmation du volet Ailleurs en Folie Montréal/Québec, articulée autour du rapport entre nature et culture, en ma qualité de (jeune) philosophe, un titre qui, à vrai dire, me semble toujours un peu gênant, en raison de la maîtrise et de l'aplomb rationnel qu'on associe le plus souvent à cette discipline. Une qualification toute désignée pour provoquer une crise d'investissement, comme on le dirait en psychanalyse, à savoir « l'impossibilité du sujet à s'identifier à un signifiant Maître » et à « assumer le mandat symbolique imposé¹ ».

Longtemps, on a entendu dire que cette crise d'investissement affectait les peuples en premier lieu. C'était là le symptôme inéluctable de leur condition de minorité, de leur incapacité à s'exprimer à la hauteur de leur « vouloir-vivre culturel global ». Ce constat ne portait-il finalement que sur un fantasme collectif, un enchantement simple (comme une nation « une ») dont nous serions désormais revenus ? Ou est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt y voir une forme concertée de combat décolonial, un art éminemment politique de l'essentialisme stratégique, une conspiration anti-dépressionniste pour conjurer un état de « fatigue culturelle » toujours en passe de devenir chronique² ?

1. Slavoj Žižek, « L'*homo sacer* comme objet du discours de l'Université », *Cités*, n° 16 : « Jacques Lacan : psychanalyse et politique », Paris, 2003, p. 27.

2. Voir, à ce sujet, Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français » (1962), *Bloc erratiques : textes divers 1948-1977*, Montréal, Éditions Typo, 1998, p. 69-103.



SENTIMENT D'IMPOSTURE

Une angoisse de la consistance travaille de l'intérieur toute déclaration de statut, et en premier lieu celui d'artiste. Performeur et écrivain originaire de Toronto mais établi à Montréal depuis de nombreuses années, Jacob Wren est passé maître dans l'art d'exprimer les tourments de la subjectivité ironico-libérale déterritorialisée et détachée de tout contenu historique déterminé. Savamment transie d'un nulle part dans lequel on se reconnaît finalement un peu trop bien, sa plume ne manque ni de ressources ni d'humour pour décrire ce sentiment d'imposture qui hante la condition de l'artiste et, par extension, tous ceux et celles qui tentent de répondre à l'injonction de faire de leur vie un projet, c'est-à-dire une trajectoire de valorisation privée.



Mons, capitale européenne de la culture 2015.

Dès les premières lignes de son dernier roman, *Polyamorous Love Song* (Bookthug, 2014), Wren définit, en effet, l'artiste non pas comme un individu d'exception qui se démarquerait de ses contemporains par son authenticité ou sa créativité, mais, plus prosaïquement, comme celui qui se montre davantage disposé à tirer profit des élans et délires de son inconscient. Wren exprime le scepticisme d'une époque – d'une culture ? d'un empire ? – bien plus encline à disséquer la mécanique du narcissisme qui propulse ces entrepreneurs de soi que de s'adonner au jeu, réputé indésirable et dangereux, des spéculations proto, trans ou inter-culturelles. Car la leçon d'inhibition anti-orientaliste martelée depuis des décennies est devenue hégémonique: on préfère désormais nos peuples à venir *on hold* et pas trop incarnés. Ce qui ne nous empêche pas, par ailleurs, de sourire, un brin complices, devant la joyeuse liberté avec laquelle un Nietzsche a pu caractériser ses congénères allemands ou européens, ou devant l'acuité désinvolte avec laquelle Henri Michaux a décrit la « concavité intérieure » de l'âme chinoise en sa remarquable « faculté de réduire l'être à l'être signifié³ ».

Longtemps, on a entendu dire que cette crise d'investissement affectait les peuples en premier lieu. C'était là le symptôme inéluctable de leur condition de minorité, de leur incapacité à s'exprimer à la hauteur de leur « vouloir-vivre culturel global ».

3. Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 158.

On m'a invité à écrire ces lignes afin que je parle du Québec et de la Belgique; de leur proximité, de leur différence, de ce qu'ils ont en commun, de ce qui les sépare aussi. Ça ne devrait pas être difficile, comme je reviens d'un séjour de deux ans en Belgique, à l'Université libre de Bruxelles, où j'ai mené des recherches en philosophie. Je pourrais relever les effets éthiques, voire ontologiques, du bilinguisme chez les habitants de Montréal et de Bruxelles, ces deux métropoles jumelles et chéries; partager quelques coordonnées concernant les désirs de séparation et autres crises d'investissement plus ou moins littérales (c'est-à-dire politiques) qui sévissent de part et d'autre aussi; et peut-être compléter le portrait avec quelques remarques générales et bien intentionnées concernant ce goût renouvelé du terroir, cette tendance à la reterritorialisation qui traversent les peuples ébranlés par des décennies de mondialisation et de néolibéralisme effréné. Mais comme on dirait à peu près par là-bas (merci ami belge à l'humour bien acéré): «C'est bien beau, mais tout ça ne nous rendra pas le Congo!» À quoi, paraît-il, il est d'usage (et de bien mauvais goût, vous en conviendrez) de répondre: «Ni les deux petites.» Allez savoir. Affaire de Belges. Ils m'ont déjà assez fait marcher avec leur *C'est arrivé près de chez vous*⁴, *Bye Bye Belgium*⁵ et autres *Dossier B*⁶.

LA PUISSANCE SPÉCULATIVE DES CLICHÉS

Reprenons le tout d'une tout autre perspective, du lieu de notre propension animale-animique à la fabulation. Quand le voyageur européen débarque au «Canada», il est habité par le mythe des grands espaces, et rêve de ce pays sauvage peuplé de caribous, de lichen et d'Iroquois. C'est un beau rêve, certes, mais un tantinet colonial et exotisant. En tant qu'indigènes québécois, on s'y sent bien vite à l'étroit. Et, pourtant, ce goût du dehors et de l'ensauvagement, nul doute qu'il informe en profondeur l'imaginaire des gens d'ailleurs comme d'ici. Faudrait-il simplement le disqualifier parce qu'il n'est pas conforme au réel, parce qu'il n'est pas *politically correct*? Ne pourrait-on pas plutôt y voir l'occasion de faire bifurquer nos habitudes de pensée, de prendre le décor à bras-le-corps et de soulever ensemble la chape des mots d'ordre et des représentations qui balisent nos perceptions?

La réponse à cette question déborde largement les moyens de cet article. Permettez-moi donc, en guise de conclusion, un petit décalage narratif, un léger pas de côté. Un lendemain de veille du jour de l'An, quelque part dans les Préalpes françaises, gentiment excédé par les clichés assénés la soirée durant par des hôtes en manque d'exotisme qui m'avait entre autres demandé si les originaux (les élans) pouvaient aussi être des animaux de compagnie, je sortis de la maison de campagne où nous étions réunis pour festoyer, armé d'une bûche et d'une hache. Je marchai longuement et arpentai l'ensemble du territoire – un beau jardin sauvage où trônait un four à pizza, dans lequel nos hôtes avaient cuisiné une irrésistible tartiflette. Puis, je fis descendre sur moi tous les signes ostentatoires requis pour l'occasion. Après avoir fait le plein d'attention disponible (on me guettait par les fenêtres de la maison), je m'élançai. La hache s'abattit sur la bûche. Je regardai le résultat de mon action avec le même soin qu'un aruspice devant la bête qu'il vient d'ouvrir pour en lire les entrailles. Solennellement, je m'écriai: «'Est tombée en trois. L'année va être bonne.»

La ville de Mons accueillera 80 artistes du Québec à l'occasion de l'événement Ailleurs en Folie Montréal/Québec en septembre 2015.



Morale de cette histoire: des fois, la meilleure manière de combattre les clichés, c'est peut-être encore de les porter à leur pleine puissance spéculative, c'est-à-dire de les fabuler... ●

4. *C'est arrivé près de chez vous*, faux documentaire belge de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoorde sorti en 1992.

5. *Bye Bye Belgium* (nom de code: *Tout ça (ne nous rendra pas la Belgique)*), émission spéciale de la RTBF diffusée le 13 décembre 2006, qui a interrompu la programmation régulière pour annoncer la déclaration unilatérale d'indépendance de la Flandre. L'émission, en réalité une fiction, a été suivie d'un débat réunissant des représentants de différents partis politiques francophones et néerlandophones afin de discuter de l'avenir de la société belge.

6. *Le Dossier B* est une docfiction télévisée qui nous met sur la piste d'une société secrète gardienne d'un passage vers Brüssel, ville mystérieuse sur laquelle l'actuelle Bruxelles serait édifiée. Réalisé en 1995 par Wilbur Leguebe, d'après un scénario de Benoît Peeters et de François Schuiten.



Érik Bordeleau est chercheur au SenseLab (Université Concordia). Il est l'auteur de *Foucault anonymat* (Le Quartanier, 2012, récipiendaire du prix Spirale Eva-Legrand 2013) et de *Comment sauver le commun du communisme ?* (Le Quartanier, 2014). Il s'intéresse au tournant spéculatif dans la pensée contemporaine et travaille sur le mode d'existence des dieux, esprits et autres forces surexistentielles dans le cinéma est-asiatique.